



Un Simenon hors-légende : Simenon, romancier de l'Amérique (1945-1955)

PAR MICHEL CARLY

L'essentiel vertigineux

1945-1955. Dix années cruciales pour Simenon et pour l'Amérique. Dix années où Simenon s'implante successivement au Canada, en Floride, en Arizona, en Californie et dans le Connecticut.

Dix années cruciales pour Simenon avec des temps forts : la rencontre de Denyse Ouimet, son divorce avec Régine Renchon alias Tigy, son mariage avec Denyse, deux fois la joie de la paternité, avec Jean, dit John, en 1949, et avec Marie-Georges, dite Marie-Jo, en 1953, le passage du cap de la cinquantaine, la signature des contrats à Hollywood. Dix ans de maturité d'écrivain avec quarante-huit romans écrits outre-Atlantique, quarante-huit et non des moindres : *Lettre à mon juge*, *La neige était sale*, *Les Fantômes du Chapelier*, *Les Volets verts*, *Les Mémoires de Maigret*, *Le Temps d'Anaïs...* Mais aussi des romans ancrés aux États-Unis : *Trois Chambres à Manhattan*, *Maigret à New York*, *Les Frères Rico*, *Crime impuni*, *Maigret chez le coroner*, *La Mort de Belle*, *L'Horloger d'Everton*, *Feux rouges...*

Dix années cruciales pour Simenon avec des moments noirs : la mort de son frère Christian, tué en 1947 à la Légion étrangère, la condamnation du romancier, en 1949, par le Comité d'épuration des gens de lettres, auteurs et compositeurs à ne rien publier pendant deux ans, mesure rapidement levée, mais écœurement de

Simenon, et surtout, à la fin du séjour, la sensation d'avoir perdu son « pari américain », sa « bataille américaine ».

Suivre la vie, l'évolution et l'intégration de Simenon aux États-Unis est une expérience passionnante. En partie avec son fils John — ce qui a été pour moi un vécu humain extraordinaire —, je l'ai fait pendant cinq ans sur les routes, dans les lieux où l'écrivain belge a vécu, où il a écrit, où il a aimé, où il a situé ses romans étasuniens¹. Ce Simenon-là est un Simenon hors légende, un Simenon nouveau qui inaugure un nouveau cycle de vie. Un Simenon avec Coca, stetson, chemise et cheval de cow-boy.

Le caméléon qu'il est s'imbibe d'une Amérique qui, elle aussi, vit dix années cruciales de son destin. Une Amérique qui accède au titre de leader mondial avec les quatre atouts nécessaires : la force militaire, la puissance économique, technologique, et l'influence culturelle. Une Amérique qui inaugure le transistor, la télévision, l'ordinateur, la beat generation, la culture de la route, du rock et du motel, le drive-in et le supermarché, mais aussi la délinquance juvénile et la commission McCarthy.

Pourquoi l'Amérique ?

En ces années quarante, Simenon se méfie des « pays qui ont quelque chose de fini », comme l'Égypte par exemple. « Ils me font peur, dit-il. J'ai encore besoin de la vie d'aujourd'hui et de ses heurts². » Ses heurts, nous soulignons : choc, dynamique, dynamisme, tempo, beat, jazz, optimisme... L'Amérique l'attire violemment : « J'ai envie de vivre le futur », « La jeunesse du monde est ici »... La vitalité aussi, et aussi son corollaire, la rentabilité. Simenon part pour gagner sa

¹ C'est le sujet de mon livre *Sur les routes américaines avec Simenon*, Paris, Omnibus, coll. « Carnets », 2002.

² Par souci de légèreté, je me suis gardé d'encombrer mon texte des références correspondant aux multiples citations de phrases, confidences, aveux et extraits de lettres qui sont tous, j'en garantis l'authenticité, de Georges Simenon.

bataille américaine, son pari made in U.S.A. « Pourquoi voulez-vous que l'Amérique boude, écrit-il à son agent, alors que le reste du monde marche si bien ? »

On ignore souvent qu'il débarque aux Amériques avec des appels d'offres de Hollywood. Le 29 mars 1940, il a déjà reçu une demande d'exclusivité d'une importante agence cinématographique californienne. En avril 1945, John McCormick Inc. Agency de Beverly Hills le sollicite pour des adaptations à l'écran de *L'Homme de Londres*, *Le Haut Mal*, *Faubourg*, *Le Suspect*. Le 8 janvier 1946, l'écrivain n'hésitera pas à câbler à la société française la Sasia : « Désolé. Tous Maigret bloqués Hollywood. »

On ignore encore plus que Simenon est depuis longtemps à la vitrine des libraires. En 1932, les premiers « Maigret » — *Le Pendu de Saint-Pholien* et *Monsieur Gallet, décédé* — sortent en traduction américaine chez Covici-Friede-Publishers. Les « Simenon » se succèdent dans le catalogue de cette maison d'édition relayée, en 1940, par Harcourt, Brace and Company qui envisage une plus large diffusion des romans de Simenon : vingt-quatre titres édités de 1940 à 1945, « Maigret » et romans durs confondus.

Ce n'est pas ici mon propos d'évoquer les circonstances qui ont accéléré le départ de Simenon vers le Nouveau Monde³. Je préfère mettre en lumière le besoin qu'a l'auteur de sans cesse se déraciner, recommencer tout de zéro, changer ses habitudes — sauf pour le rituel de l'écriture. En 1945, dans les anciens parapets de l'Europe, Simenon se sent étranger, écoeuré par la chasse aux sorcières de l'épuration. À ce moment de rupture, il sent que « le réel ne dure pas longtemps ». Simenon se compare à un acteur qui a donné trois cents fois la même pièce. Il connaît son rôle qu'il joue dans un lieu semblable. Il voudrait savoir quelle pièce il pourrait jouer là-bas, ailleurs... « La source est tarie » finit-il par conclure. Une histoire s'achève. Son couple avec Tigy n'est plus.

³ Voir l'ouvrage cité dans ma première note et la chrono-biographie que j'ai établie pour la réédition des écrits biographiques et des dictées de Simenon (*Tout Simenon*, tome 27, Paris, Omnibus, 2004).

Nouveau cycle de vie pour l'homme comme pour le romancier. Durant l'Occupation, il s'est, dit-il, « débarrassé de tout un passif. Chaque fois, il reste encore un peu de lie ». En décembre 1944, il écrit à Gide : « Après *La Fuite de Monsieur Monde*, j'ai eu l'impression que je pouvais écrire le mot fin, qu'une période de ma vie était terminée et qu'une autre commençait. »

Les États-Unis représentent pour Simenon la « stabilité dans un monde chaotique », loin d'un désordre qui alarme ce grand inquiet.

Quand il traverse l'Atlantique, il réalise son vrai « passage de la ligne ». Il est comme sera son héros des *Trois Chambres à Manhattan* : « Un homme qui a coupé tous les fils. » Il veut, clame-t-il, devenir un « homme sans cauchemars ». Ce sera son éternelle quête et l'éternel combat de toute sa vie.

Premiers regards

D'abord, quelques dates-repères. En octobre 1945, le 5 selon toute vraisemblance, Simenon, sa femme Régine et son fils Marc débarquent à New York. Fin octobre, ils s'installent dans une villa et un bungalow au Domaine de l'Estérel, rue Baron-Empain à Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson (Canada), dans les Laurentides. En janvier 1946, c'est dans cette intimité que Georges Simenon introduit, en tant que secrétaire, Denyse Ouimet, une Canadienne rencontrée le 5 novembre précédent à New York et qui est devenue sur-le-champ sa maîtresse. En mai, les Simenon et Denyse emménagent dans une villa de Saint Andrews, dans le New Brunswick, sur la côte atlantique. Le 16 septembre, Simenon, Marc et Denyse quittent le Canada et s'élancent sur la Number One, cap sur la Floride où ils résideront, sur Anna Maria Island, jusqu'au 25 août 1947. L'Arizona — Tucson et Tumacacori — sera le paysage désertique de Simenon du mois de septembre 1947 jusqu'au 30 octobre 1949. L'écrivain établit ensuite ses pénates à Carmel-by-the-Sea, sur la côte californienne, jusqu'au moment de s'envoler, le 20 juin 1950, vers Reno

(Nevada) où, le lendemain, il divorce pour épouser, le 22, Denyse, qui lui a donné un fils, Jean, le 29 septembre 1949. Commence alors le plus long séjour de Simenon aux États-Unis : celui de Lakeville, dans le Connecticut, où il achète une maison et y réside de juillet 1950 jusqu'au retour soudain vers l'Europe, le 18 mars 1955.

Le premier regard de Simenon sur les États-Unis est celui d'un reporter.

En 1946, il s'élance sur la mythique route Number One, du Canada à la Floride. Là, il réalise le dernier reportage de son destin d'écriture. Preuve qu'il vient de boucler un cycle et qu'un autre commence. Titre : *L'Amérique en auto* qui paraîtra dans *France-Soir* dès novembre. Titre révélateur : la route est une attente, comme une feuille blanche. Et Simenon « gribouille ses étonnements ». Il a compris qu'il entrait dans la culture de la route à laquelle Jack Kerouac donnera ses lettres de noblesse un an plus tard. Mais contrairement à l'ange vagabond de la beat generation, il est moins intéressé par le ruban d'asphalte que par celles et ceux qui vivent au bord de son parcours.

Lecture immédiate de ce récit : le romancier est subjugué par le choc entre la jeune Amérique et la vieille Europe ravagée. Il s'émerveille de tout et restitue ce qu'il voit par allusions et références au cinéma hollywoodien. Enthousiaste, il n'en demeure pas moins conscient d'une certaine médiocrité.

Lecture approfondie de ses articles : Simenon regarde déjà avec lucidité la misère, la laideur cachée de New York. Il constate la différence, l'altérité, et l'admet. Y compris le fait qu'en Nouvelle-Angleterre, à un village « sec », où l'alcool est interdit, peut succéder une cité où l'on ouvre bars et bouteilles.

Cette Amérique, il la désire. Très vite il vivra comme un Américain moyen. « J'aspire par tous mes pores la vie américaine » clame-t-il, enthousiaste. Il est attiré « violemment » par ce continent. Sur les quais d'Angleterre, il a laissé son vieux pardessus européen. L'Amérique lui apporte ce qui lui manque le plus : l'optimisme. « Pour la première fois, je voudrais vivre vieux » confessa-t-il. Déjà

il a compris le message de l'Amérique : « Devenez d'abord un homme, un homme sans cauchemars, un homme qui n'a pas peur de son ombre et qui craint encore moins celle des autres : tapez dur si on vous embête, mais soyez généreux. »

L'Amérique lui montre ce que sera le demi-siècle à venir sur les plans scientifique, technologique, culturel, social. Et cela le passionne. Politiquement, il a déjà compris — et il l'écrit dans son reportage — que l'Amérique « est le guichet où toutes les nations du monde attendent des crédits » !

Elle est d'abord pour lui « la porte d'un monde ».

Cette porte, il va la pousser prudemment et va intégrer l'Amérique à ses fictions avec la même prudence. Il a tout à découvrir, tout à fouiller. Imbibition nécessaire. Que sait-il de cette mentalité, de cette police, de cette justice, de cette société, de ces gens dans la rue, de leur sexualité, de leurs rêves, de leurs jours défaits ? Rien.

Pour ses premiers romans américains, Simenon va donc intégrer des personnages qu'il connaît bien : Denyse et lui-même, dans la brûlure de leur rencontre, ou plutôt leurs doubles, Kay et François Combe. Et ce sera *Trois Chambres à Manhattan*. Ensuite, il introduit un personnage qui le rassure et ce sera *Maigret à New York*.

Mise à nu de l'Amérique même

1949. Changement. Simenon a vécu en Floride. Il sue depuis 1947 entre sable et saguaros d'Arizona. Il commence son intégration, a déjà perçu les premières vérités de l'Amérique. Ce premier regard lucide, il le cache sous l'inoffensive couverture de *Maigret chez le coroner*. Regard lucide sur la justice, sur le cinéma des avocats américains qui « mettent en scène leurs procès », sur l'absence de pitié à l'égard de la victime. Le roman reconstitue un procès que Simenon a lui-même suivi au Pima County House, le palais de justice de Tucson. Les assassins de la

pauvre Bessy Mitchell, tuée le long de la voie ferrée de la Southern Pacific entre Tucson et Nogales, font figure de vedettes. La pauvre fille attire la compassion de Maigret.

Simenon s'en souviendra en 1964 quand il déclarera au journaliste Christian Millau venu l'interroger sur le procès de Dallas : « Aux États-Unis, le procès est une action. Toute l'instruction se déroule sous les yeux du public et, à la moindre occasion, tout peut changer. C'est pourquoi, en Amérique, les grands avocats d'assises sont de formidables acteurs : ils mettent en scène leurs procès comme une pièce avec fausses sorties, coups de théâtre, etc. Et c'est d'une violence inouïe, car tous les coups sont permis. Je vous assure, par exemple, que ce n'est pas drôle d'être témoin aux États-Unis ! Les avocats vous terrorisent. Mais, alors qu'en France les audiences passent par-dessus la tête de l'accusé, qui n'a le droit que de se taire et que son avocat fait rasseoir de force, en Amérique, il est obligé de comprendre ce qui se passe, il participe réellement à son procès. Mais en revanche, on peut faire des trucages légaux. [...] C'est la justice américaine qui a le plus de fissures. Si j'étais coupable, j'aimerais être jugé en Amérique... Si j'étais innocent, je voudrais être jugé en Angleterre⁴. »

Maigret chez le coroner cache d'autres traversées du miroir. On a oublié de lire ce petit « Maigret » où Simenon, via son commissaire, regarde la solitude des couples, dénonce le puritanisme sexuel des Américains. Edward Hopper n'est pas loin : « Ils étaient vingt, là, au comptoir, à boire en regardant droit devant eux les rangs de bouteilles et le calendrier qui représentait une femme nue. Il y avait des femmes nues, ou à moitié nues, un peu partout, sur les réclames, sur les calendriers publicitaires, des photos de belles filles en costume de plage à toutes les pages des journaux et sur tous les écrans des cinémas.

- Mais, sapristi, quand ces gaillards-là ont envie d'une femme ? [...]
- Ils se marient !⁵ »

⁴ *Le Nouveau Candide*, 1^{er} avril 1964, Liège, Fonds Simenon.

⁵ Georges Simenon, *Maigret chez le coroner*, ch. 2.

Comme par hasard, c'est un an avant l'écriture de ce « Maigret » qu'un Américain a réalisé la même approche. En 1948, le professeur Kinsey a jeté sa bombe en publiant son fameux rapport sur *Le comportement sexuel du mâle américain*. En huit cent quatre pages, au prix de six dollars et demi, le professeur de l'Indiana a montré que cette Amérique, qui se dit prude, pure, exempte de péché, a, elle aussi, un sexe. Mise à nu de l'homme nu. L'adultère, l'homosexualité prolifèrent sur les sièges arrière des belles américaines, sur les pelouses correctes, entre deux feuillets glamour signés Hollywood.

Nous avons mal lu ce petit « Maigret ». D'ailleurs, il n'y a pas de petits « Maigret ». Nous avons oublié de comprendre Simenon quand il fait dire aux Américains de son roman : « On a des maisons confortables, des appareils électriques, une auto luxueuse, une femme bien habillée qui vous donne de beaux enfants et qui les tient propres. On fait partie de sa paroisse et de son club. On gagne de l'argent et on travaille pour en gagner davantage. » À quoi Simenon/Maigret fait écho : « Ils avaient tout, bon. Cependant les journaux étaient pleins du récit de crimes de toutes sortes. Et pourtant cinq gaillards de vingt ans étaient traduits devant le coroner parce qu'ils avaient passé la nuit avec une fille qu'un train avait déchiquetée. » Et Simenon de soupçonner « l'existence d'une misère sans haillons, bien lavée, une misère avec salle de bains, qui lui paraissait plus dure, plus implacable, plus désespérée⁶ ».

Europe-Amérique. Simenon ne peut être amené qu'à comparer. En 1952, après sa tournée triomphale en Europe, il est troublé : « Savez-vous ce qui m'a le plus frappé en rentrant aux U.S.A. ? écrit-il à son ami liégeois Victor Moremans le 22 juin 1952. L'atmosphère de réelle démocratie qui règne ici. Bien entendu, je me souvenais de l'Europe, mais je pensais qu'elle avait évolué davantage dans ce sens. Or, j'y ai retrouvé des classes sociales presque aussi étanches, un abîme entre le genre de vie des uns et le genre de vie des autres. Je crois que je ne pourrais plus m'y habituer. En réalité, ce qui me gênait le plus, pendant mes dernières années de France, c'est qu'on ne peut jamais y jouir du prix de son effort sans remords. Passant en grosse voiture, on voit des gens qui vont non seulement à pied, mais

⁶ *Ibid.*, ch. 7 et 4.

dont les souliers sont éculés. Ici, chacun a sa voiture et chacun a de bons souliers. Jamais un regard d'envie en direction du riche, puisque tout le monde a sa chance de devenir riche ! Je crois que je ne pourrais plus m'habituer à l'existence de là-bas où il reste comme des relents de l'esclavage. Les milieux que j'ai rencontrés à Bruxelles, par exemple, me paraissaient féodaux. En Italie aussi. Un petit groupe de gens qui ont tout (sauf des devoirs), qui peuvent tout se permettre, et un vaste peuple qui n'a à peu près rien et qui, lui, n'a que des devoirs. Je pense, avec le recul, que cette sensation-là, encore confuse, qui m'étouffait, gamin, dans mon quartier d'Outremeuse et qui me donnait envie de fuir [*sic*]. Il m'a fallu fuir très loin, jusqu'ici ! » On peut se demander si le romancier a toutes les pièces du dossier pour conclure ainsi et pour ignorer les indigences et la ségrégation raciale qui rongent l'Amérique.

Troublante, par contre, est sa vision de l'écrivain américain. Dans un article qu'il publie dans *The New York Times* du 5 août 1951, Simenon est d'une férocité peu commune à l'égard des coteries parisiennes. Si le roman américain est si original et puissant, affirme-t-il, c'est « qu'il n'y a pas de cafés littéraires, pas de Café de l'Univers, pas de Brasserie Weber, où, deux fois par jour, un nombre d'écrivains ou de soi-disant écrivains se rencontrent à table pendant que garçons et filles pleins d'espoir rôdent en quête d'un coup d'œil, d'un sourire ou d'un autographe du Maître du jour. Pas de journaux non plus à propos du dernier jeu de mots lâché par un tel et un tel, ou à propos de sa sentence sur l'art émise entre deux verres de bière. Pas de cafés littéraires à New York, Boston ou Chicago ? Pourquoi ? Peu de grands auteurs ici vivent dans de grandes cités ; ils sont séparés l'un de l'autre par des centaines de miles. La plupart ne se sont jamais rencontrés. Les gens de leur propre communauté sont à peine au courant de leur profession et leur vie ressemble à celle de leurs voisins. [...] Les cafés littéraires français, les sanctuaires, je pense qu'à quelques exceptions près, ils n'ont produit aucun écrivain de premier ordre ». Et Simenon de comparer ces cafés à des « sociétés de mutuelle admiration. Le Maître y indique la place de chacun et chaque secte a son langage codé, ses mots-clés, ses mots de passe que les membres prennent pour une philosophie. Alors un disciple devient un authentique employé de banque ou un colporteur. Sa vie durant, il sera diacre, l'archidiacre du culte... ». « Aux États-

Unis, conclut Simenon, quand Melville était en train d'écrire *Moby Dick*, il n'était pas entouré chaque jour d'un tas de romanciers ou de pseudo-romanciers s'efforçant d'imiter le Maître. »

Inversons les miroirs : comment l'Amérique regarde-t-elle Simenon ? L'Amérique voit d'abord en lui un écrivain policier qui mute vers le roman psychologique. À peine arrivé, Simenon veut se faire admettre comme romancier à part entière. Pour cela, venant de France, il doit évacuer deux clichés pour les lecteurs américains : celui de l'écrivain bohème parisien et celui de l'intellectuel. Mais Simenon fascine l'Amérique. Par son rythme de travail, sa méthode d'écriture, le nombre de romans qu'il publie par an. Simenon intéresse l'Amérique par le béhaviorisme qui sous-tend ses romans, par le fait qu'il construit ses personnages sans analyse, sans commentaires, sans introspection. Il attire l'Américain parce qu'ils se ressemblent : dans ses interviews, il parle chiffres, rendement ; il sait se battre, il s'est fait tout seul, il est toujours en mouvement, il est un écrivain de son temps. En 1950, un journaliste américain déclare : « Maigret, c'est du passé » ; tandis qu'un autre résume le romancier par une formule superbe : « *He is a man very much with the world.* »

Romans américains

Les romans américains de Simenon vont introduire dans l'œuvre d'authentiques personnages récoltés au cours de la lente imbibition de l'écrivain dans le Nouveau Monde. Il ne s'agit, en aucun cas, comme certains ont voulu le prétendre, de personnages européens transposés dans des décors étasuniens. Les hommes du F.B.I. et les juges, les militaires de la base de Tucson ainsi que Bessy Mitchell, la petite serveuse de drive-in déjà divorcée à dix-sept ans, tous ceux qui jouent un rôle dans *Maigret chez le coroner* sont des acteurs de l'Amérique. Comme le sont les potentats et les tueurs de la Mafia dans *Les Frères Rico*. Comme l'est le vieux cowboy de *La Jument perdue*. Comme le sont les ranchers fêtards et les racoleuses des bars glauques dans *Le Fond de la bouteille*. Comme l'est le jeune Ben, le fils de

L'Horloger d'Everton, qui annonce la cassure ados-adultes des années 1950, fuguant avec sa petite amie, s'insérant dans la logique de la délinquance et de la violence armée. Ce chef-d'œuvre constitue, avec *Feux rouges* et *La Mort de Belle*, la trilogie fondamentale de l'Amérique écrite par Simenon.

Feux rouges : un couple sur la route. Embouteillage monstre du Labor Day. Le mari s'arrête de bar en bar. Sa femme l'abandonne, monte dans un Greyhound bus. Lui prend en stop un évadé de Sing-Sing qui disparaît et finit, cruel hasard, par croiser l'épouse et par la violer. Tendresse finale. Le couple se retrouve. Simenon raccommodeur de destinées. Roman du bourbon, des bars, des motels. Travelling de la route et des embouteillages. Chronique de la voiture liée au sexe, à l'échappée, à la violence. Nous avons vu ce scénario dans combien de nos films américains élevés au rang de mythes ? Rock-blues des mots, écriture éreintée de Simenon. Mais roman à la lucidité universelle : les femmes suivent les rails, leurs rails : flirt, mariage, famille ; les hommes, eux, pour savoir, pour comprendre, ont besoin de sortir des rails, de prendre la route, de s'évader vers une aventure de chair ou un whisky-club d'après minuit. *Feux rouges* propose une relecture américaine de la nouvelle « Un certain Monsieur Berquin »⁷ dont le personnage a, lui aussi, sa nuit d'audace et d'aventure.

Première lecture de *La Mort de Belle* : un professeur et son épouse hébergent une jeune fille qui est tuée sous leur toit. Suspicion du village. Mais choc révélateur pour le mari qui veut soudain se libérer de ses frustrations sexuelles, n'y parvient pas, « passe la ligne », comme l' imagine Simenon, et tue une jeune femme qu'il n'a pu posséder. Lecture approfondie : ce roman propose une psychanalyse de la société américaine, du « mâle » américain plus précisément, le fameux « common man », l'homme type pour qui l'Amérique a fabriqué un bonheur sur mesure et une existence aseptisée. Spencer Ashby, le protagoniste, c'est aussi l'« homme au costume de flanelle grise » du romancier américain Sloan Wilson. Dans *La Mort de Belle* comme dans *Feux rouges*, Simenon filme en gros plan cruel l'homme américain, frustré, prêt à succomber à l'alcool et au sexe, comme il a pu en rencontrer des centaines à l'aube de ces années cinquante. Un père de famille

⁷ Dans *Maigret et les petits cochons sans queue*.

protégé par l'office du dimanche alors qu'en 1953 paraît le premier numéro de *Playboy*. Un homme de la « génération silencieuse », standardisé par l'image des feuilletons télévisés, obnubilé par le besoin d'appartenir au groupe pour se rassurer. Ce n'est pas l'homme gris, c'est l'homme à l'apparence grise. Simenon en fait ici un portrait sans concession. Avec une clairvoyance de sociologue.

L'Horloger d'Everton apparaît d'abord comme le drame de la paternité bafouée. Mais en s'approchant de ce roman essentiel, dégénéré par Bertrand Tavernier dans son *Horloger de Saint-Paul*, on aborde en direct la révolte d'un adolescent. Phénomène naissant dans cette première partie de la décennie, la délinquance juvénile allait, par la suite, réveiller le nouveau puis l'ancien monde. Simenon ici a la prescience de cette fracture entre les parents et les teenagers. Prescience d'un conflit, et ce n'est pas un hasard si 1954, l'année du roman, est aussi l'année où le rock and roll de Bill Haley consacre une génération rebelle, où déjà les jeunes s'affirment contre le monde des adultes, un an avant James Dean dans *La Fureur de vivre*.

Psychanalyse, prescience, gros plan cruel... La critique américaine ne parlera pas d'un Simenon photographe, mais d'un romancier qui passe la société aux rayons X. Pas toujours impunément d'ailleurs, puisque le clergé diocésain et une certaine commission Gathing de l'Ohio mettront Simenon à l'index et exigeront que des romans comme *Le Temps d'Anaïs* soient retirés de la vitrine des libraires⁸.

Dernière Amérique mythique ?

Simenon, de 1945 à 1955, n'a pas vécu une parenthèse entre l'Europe et l'Europe. Avec l'Amérique, il a enclenché un cycle. Il est devenu citoyen du monde. Il a marché vers la maturité de la cinquantaine, vers cette faculté de pouvoir se retourner et considérer l'œuvre déjà écrite et la vie déjà brûlée : « Vous approchez de l'âge où l'on prend davantage conscience de soi-même » lui écrit fort justement

⁸ Voir mon livre *Sur les routes américaines avec Simenon, op. cit.*, p. 320 sqq.

Mauricio Restrepo en 1952. Il a rencontré Denyse, sa seconde épouse, qui va lui inspirer des personnages aussi forts que les héroïnes de *Trois Chambres à Manhattan*, *Betty*, *Lettre à mon juge*, *En cas de malheur*, *Maigret et M. Charles*. En Amérique, il a réalisé que ce continent qu'il admire préparait le demi-siècle à venir dans les mentalités, les peurs et les espoirs. Dans le quotidien des autoroutes, supermarchés, fast-foods, motels, drive-in, télévisions dans le living, du conditionnement des produits...

À son retour des U.S.A., il va s'adresser au public français. Et opposer sa lucidité à l'antiaméricanisme basique qui le désole et qu'il fustige chez le Français moyen. « Non, assène Simenon lors de sa conférence de Cannes du 25 novembre 1955, les Américains ne sont pas de grands enfants qui mangent mal, des cow-boys mal dégrossis qui se consacrent plus au sport qu'à l'étude. » « En dix ans, j'ai parcouru les États-Unis en tous sens [...]. Nulle part je n'ai trouvé cette fièvre et cette brutalité poussée au paroxysme dont nos journalistes européens se régalent » dictait-il en 1975 dans *De la cave au grenier*.

Cette Amérique de Simenon était-elle la dernière Amérique mythique ?

Pendant dix ans, l'écrivain s'est nourri d'une mesure nouvelle : l'espace. L'espace de Steinbeck a remplacé l'ancien temps de Proust. À nous lecteurs d'aborder les déserts du *Fond de la Bouteille*, de devenir la *Jument perdue* du Grand Passage, de gagner la vastitude des « nulle-part » qui vont vers quelqu'un, d'oublier les mots enfermés que Simenon sème souvent dans ses titres : *Les Anneaux de Bicêtre*, *Le Cercle des Mahé*, *Au Bout du Rouleau*, *La Cage de Verre*, *Les Caves du Majestic*, *La Chambre bleue*, *Les Volets verts*, *La Porte* et autres *Chemin sans issue*.

En fait, nous avons tous en nous quelque chose... de l'Amérique de Simenon. Ses motels d'adultère sont ceux de nos films noirs. Ses routes sont celles de notre lecture de Kerouac, de nos *Raisins de la colère*, de nos chansons country, de nos rocks purs et durs, Chuck Berry ou Bruce Springsteen. Ses bars sont ceux que hantent nos détectives privés signés Raymond Chandler et Mickey Spillane. Les verres de whisky que Simenon partage avec Denyse sont ceux de Hemingway,

Scott Fitzgerald, Humphrey Bogart. Son couple a la fulgurance des vedettes fragiles de Hollywood et de ces couples mythiques qui s'entre-déchirent sur l'écran des vérités. Ses enfants nés aux U.S.A. sont les teenagers que nous avons été. Ses déserts sont ceux de nos westerns. Ses rues de New York ont la même *Rhapsodie in blue* que nos premiers 33 tours. Ses automobiles sont celles de notre fureur de vivre, ces longues américaines qu'on conduisait en rêve en écoutant Elvis.

Décidément, on a tous quelque chose de l'Amérique de Simenon.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Michel Carly, *Un Simenon hors-légende : Simenon, romancier de l'Amérique (1945-1955)*. Séance publique du 23 novembre 2002 : Georges Simenon, le passager du siècle [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur : <<http://www.arl1fb.be/ebibliotheque/seancespubliques/23112002/carly.pdf>>